

Chronique des falsifications

Une calomnie de M. René Rémond

« “Le négationnisme a trouvé des connivences à l’extrême gauche, en particulier chez les trotskistes” (p. 21). *Formule reprise plus loin, sous la forme : “Les maniaques du négationnisme ne sont qu’une poignée, en dehors du leader du Front national et de quelques trotskistes” (p. 48). Comme l’auteur ne cite et ne peut citer une seule preuve (un “péché” ?), cela constitue une calomnie pure et simple (René Rémond, Quand l’Etat se mêle de l’histoire, Stock, 108 pages, 12 euros.) »*

(Extrait d’un article de Jean-Marc Schiappa dans *La Raison*, juillet-août 2006).

René Rémond est rédacteur d’un texte intitulé *Liberté pour l’histoire*, où il est écrit : “*L’histoire n’est pas la morale.*” Certes. Mais cette vérité n’autorise pas pour autant à considérer la calomnie comme une activité normale de l’historien.

Mais un homme qui a cru possible de laver l’Eglise de France de toute implication institutionnelle dans la protection et la dissimulation du collabo assassin Paul Touvier, assurées par une nombreuse cohorte de prêtres en tous genres et de tous grades, juge sans doute nécessaire de calomnier les trotskystes... en toute conscience, bien entendu.

Au fou !

Evoquant le meurtre d’Ilan Halimi par une bande de voyous “*au motif que les Juifs ont soi-disant beaucoup d’argent et sont solidaires entre eux*”, un certain Stéphane Zagdanski, auteur d’un ouvrage sur l’antisémitisme, déclare dans une interview au *Nouvel Observateur* (25-31 mai 2006) : « *Pour moi, entre ce raisonnement-là, et, un siècle plus tôt, celui de Marx quand il écrit dans Sur la question juive que “l’argent est le Dieu jaloux d’Israël”, il n’y a aucune différence. Même si Youssouf Fofana n’a jamais lu une page de Marx, c’est le même délire qui se transmet souterrainement.* »

A délire, délire et demi. Aucune différence entre un tueur fou et... Karl Marx (dont, par ailleurs, la pensée est ainsi ré-

duite par cet intellectuel de haute volée à un membre de phrase arraché de son contexte !), il faut oser l’écrire et l’imprimer.

Il est vrai que le *Nouvel Observateur* était un très chaud partisan du oui à la Constitution européenne (son directeur, Jean Daniel, est expert rémunéré en je ne sais trop quoi auprès de la Commission européenne).

Et que cet hebdomadaire a déjà publié un écrit de l’ancien maoïste Pascal Bruckner affirmant que, pour Marx, les Juifs avaient été les inventeurs du capitalisme, donc du mal... CQFD. Mais quand même !

J.-J. M.

Encore une fois, les fantaisies de Jacques Attali...

A l'occasion de la parution de *Karl Marx ou l'esprit du monde*, nous avons montré que Jacques Attali écrivait ou du moins signait n'importe quoi (entre autres, que les bolcheviks ont en octobre 1917 pris... "le palais d'Été" (... au lieu du palais d'Hiver). Feuilletant au hasard son ouvrage sur *Les Juifs, le monde et l'argent*, édité en Poche, on trouve des perles, dont voici deux concernant l'histoire du bolchevisme.

Page 499, on peut lire : "*Exilé en 1908 avec Lénine en Europe occidentale, principalement en Suisse, Zinoviev devient l'un de ses plus proches collaborateurs. Trotsky et Litvinov font eux aussi partie de cet entourage.*"

Passons sur le fait que, de 1908 à 1914, Lénine a passé l'essentiel de son temps en France, puis en Autriche, près de la frontière russe, mais considérer alors Trotsky comme membre de l'entourage de Lénine entre 1908 et 1917 relève de la plus haute fantaisie, puisqu'ils se sont vigoureusement opposés sur la conception du parti et de son unité. Page 567, on tombe sur la liste des Juifs

membres du Parti bolchevique. On y trouve, selon Attali : "*Isaac Nahmpan Steinberg, écrivain yiddish, originaire d'une famille juive lituanienne, auteur d'une thèse de doctorat en droit sur la loi pénale dans le Talmud, membre de la fraction bolchevique dans le Parti social-démocrate russe, puis du Parti bolchevique.*"

Steinberg n'a jamais appartenu ni au Parti social-démocrate, ni à sa fraction bolchevique, ni au Parti bolchevique. C'était un socialiste-révolutionnaire, membre de la fraction de gauche de ce parti, puis du Parti socialiste-révolutionnaire de gauche, et, à ce titre, commissaire du peuple à la Justice dans le gouvernement de coalition bolcheviks-SR de gauche de décembre 1917 à mars 1918, lorsque les S-R de gauche décidèrent de rompre avec les bolcheviks.

Erreurs, sans doute, et non véritable falsification... Mais le nombre de ces erreurs est si grand qu'elles modifient l'histoire.

Un problème similaire est posé par la communication suivante.

Délire, ignorance ou falsification ?

Un lecteur des Cahiers du mouvement ouvrier a attiré notre attention sur une énormité dans un ouvrage consacré à la Révolution française :

« Je feuilletais un livre récent, intitulé *Les 100 jours de Robespierre. Les complots de la fin*, éditions Granger, mars 2005, de Jean-François Fayard, docteur en histoire et en sciences politiques, diplômé de l'EHESS, sous la direction de François Furet, avec un travail sur "*La justice politique en France durant la révolution*". Cet auteur est présenté comme

un "*historien et spécialiste de la justice révolutionnaire (...), bousculant bien des idées reçues s'agissant de la figure emblématique de la Révolution : Robespierre*".

Voilà, me semble-t-il, une excellente entrée en matière avec un tel pedigree (une petite tache, cependant : François Furet et une bibliographie bien mince). Quelle ne fut pas ma surprise lorsque je suis tombé sur la page 163, où est relatée la chute de Robespierre le 9 thermidor, quand je lus : "*Voici donc Bourdon (...).*"

Il est suivi de près par Jacques Roux, un ancien curé entré dans les ordres révolutionnaires après avoir été condamné en 1785 pour “pillage d’églises”, qui se révélera comme un acteur furieux, ignoble parmi les plus ignobles et stupides de son époque. Bourdon et Roux pénètrent dans la salle de l’Egalité, où se trouvent Robespierre et ses “complices”.”

Passons sur la présentation peu flatteuse de Roux, un des plus célèbres “enragés”, le “curé rouge”, auteur du manifeste du même nom, qu’il présenta à la Convention le 25 juin 1793 au nom de sa section (des Gravilliers), haranguant les députés par ces mots devenus célèbres : *“La liberté n’est qu’un vain mot quand le riche à tout moment peut affamer le peuple.”*

Le problème, c’est que le 9 thermidor an II (27 juillet 1794), Jacques Roux ne pouvait être avec ceux qui envahirent l’hôtel de ville pour arrêter Robespierre et ses amis. Il était déjà mort depuis près de six mois ! Dans la lutte contre les factions, dantonistes, hébertistes, enragés, il avait été arrêté en août 1793 : relâché,

mais de nouveau arrêté, il finira par se suicider en prison le 10 février 1794.

Voici ce qu’en dit A. Soboul : *“Prêtre égalitaire, un militant lié au peuple et qui sut en traduire les aspirations avec une pénétration d’esprit, une sincérité, une chaleur peu communes”.* »

Jean-Pierre Peyrard

Ajoutons simplement deux lignes à cette lettre : gageons que si Jacques Roux est qualifié *“d’ignoble parmi les plus ignobles et stupides de son époque”* par ce monsieur, qui, non content de “bousculer les idées reçues”, bouscule aussi les faits les mieux établis, c’est sans aucun doute parce qu’il a prononcé la phrase que rappelle Jean-Pierre Peyrard : *“La liberté n’est qu’un vain mot quand le riche à tout moment peut affamer le peuple.”* Comme quoi on peut être bardé de titres universitaires et n’être pourtant qu’un tout petit laquais du capital. Cela ne devrait néanmoins pas autoriser à envoyer un mort, même diffamé, arrêter Robespierre...